Extrait de la SEMAINE LITTÉRAIRE de Genève
1er et 8 juin 1901 (nos 387 et 388, p. 254 et 268)

A PROPOS D'UN LIVRE SPIRITE

RÉPONSE

A LA

« Société d'Etudes Psychiques de Genève »

PAR

Th. FLOURNOY

GENÈVE
BUREAUX DE LA SEMAINE LITTÉRAIRE, BOULEVARD DU THÉATRE, 4
—
1901

A PROPOS D'UN LIVRE SPIRITE[1]

Autour « des Indes à la Planète Mars ». Sous ce titre, d'une structure grammaticale non encore prévue dans les circulaires de M. Leygues, a paru récemment sans nom d'auteur, mais sous l'égide de la « Société d'Etudes Psychiques de Genève », un ouvrage dont le directeur de la *Semaine littéraire* me demande avec instance de parler à ses lecteurs. Le cas est délicat. D'une part, en effet, j'aurais mauvaise grâce à me dérober, après les articles si complets que la *Semaine littéraire* m'a fait l'honneur de consacrer l'an dernier à mon volume « Des Indes à la Planète Mars ». D'autre part, directement visé et mis en cause par le titre même du présent ouvrage, je n'ai pas la présomption de croire que mon appréciation de son contenu saura être vraiment équitable et désintéressée, ni que ma réplique au porte-parole anonyme des spirites genevois puisse éviter les allures, toujours déplaisantes, d'un plaidoyer *pro domo*. Que le lecteur veuille bien me tenir compte de ces difficultés. Je m'efforcerai d'ailleurs d'être aussi objectif que possible, au moins dans la forme, en parlant à la troisième personne de l'auteur de mon propre livre. Quant à l'auteur d'*Autour...*, je demande la permission de l'appeler tout court « les Spirites », puisque sa personnalité disparaît derrière la Société (spirite) d'Etudes Psychiques, dont cet ouvrage peut par conséquent être considéré comme une sorte de manifeste officiel.

I

Le livre de M. Flournoy, on s'en souvient peut-être, avait pour objet l'étude d'un cas de somnambulisme (celui du médium M^lle^ S.), et ne touchait au spiritisme qu'incidemment, à l'occasion de certains

[1] *Autour « des Indes à la Planète Mars »*, Georg & Cie, Bâle et Genève, 1901.

phénomènes où un observateur superficiel aurait pu être tenté de voir des preuves en faveur de cette doctrine. Dans le volume d'*Autour...*, les proportions sont renversées : la discussion scientifique du cas particulier de M^lle^ S. passe au second plan, et les trois quarts de l'ouvrage sont consacrés à l'apologie générale du spiritisme et à la réfutation des théories adverses. « On a entendu la note *contre*, dit la préface ; il était bon qu'on entendît la note *pour* » (p. 3). Cette note *pour* résonne haut et clair, et nul doute que le but apologétique de l'auteur ne soit pleinement atteint, puisqu'un maître — qui est un apôtre — en la matière, M. Albin Valabrègue, s'est déclaré satisfait et n'a pas hésité à proclamer ce livre « le plaidoyer le plus complet, le plus lucide, le plus net et le plus concis » qu'il ait lu sur le spiritisme [1]. Après une telle recommandation, nous ne pouvons que conseiller vivement l'étude de cet ouvrage à tous ceux qui désirent pénétrer plus avant, non dans les phénomènes somnambuliques de M^lle^ S. auxquels il n'apporte aucune clarté nouvelle, mais dans les arcanes de la philosophie spirite. Ajoutons que, sans partager les vues de l'auteur, il nous est doux de rendre hommage à sa plume généralement courtoise, et de dire que nous avons rencontré ça et là des passages vraiment éloquents, tout empreints d'un souffle de spiritualisme religieux très élevé, et auxquels point n'est besoin d'être spirite pour souscrire sans arrière-pensée.

C'est qu'il y a, en effet, dans l'ensemble doctrinal très complexe désigné couramment sous le nom de Spiritisme et dont *Autour...* est une assez fidèle image, deux sortes de choses fort différentes qu'il importe de distinguer nettement, bien que les adeptes semblent prendre à tâche de les brouiller continuellement. On y démêle d'abord toute une philosophie morale et religieuse dont nous sommes loin de médire, car elle renferme beaucoup de choses fort belles et excellentes à nos yeux, sinon originales ; d'ailleurs, étant une source incontestable de réconfort spirituel et de vie intérieure pour une foule d'âmes sincères, cette doctrine a droit à notre plus grand respect. Ce n'est pas qu'elle ne prête en bien des points à la discussion. Mais nous devons renoncer à examiner les chapitres d'*Autour...* consacrés à ce sujet, parce que les problèmes philosophiques, historiques, voire théologiques qu'ils soulèvent excéderaient notre compétence autant que nos loisirs.

On trouve d'autre part dans le spiritisme — et ceci est le point qui lui appartient en propre et constitue vraiment sa caractéristique — la démonstration soi-disant expérimentale de l'intervention des Esprits des morts au milieu de nous, tant par l'intermédiaire des médiums qui nous transmettent leurs messages, que directement par

---

[1] *Journal de Genève* du 25 avril 1901.

les meubles qu'ils bousculent ou les apports et matérialisations dont ils nous gratifient. Ces prétentions à l'évidence scientifique, affichées depuis un demi-siècle par les Spirites, constituent le seul trait qui nous touche de près et que nous tenions à examiner dans leur réponse au livre de M. Flournoy. Et nous devons ici circonscrire encore le débat en laissant de côté la plus grande partie des chapitres d'*Autour...* sur l'Induction scientifique, la Recherche de la Vérité, le Subliminal, l'Hallucination, etc., parce que ces questions, assurément d'un haut intérêt, sont tellement vastes qu'il ne nous faudrait guère moins d'un volume pour discuter les idées des Spirites à ce sujet et remettre les choses au point. Nous nous bornons donc à aller droit au fait, c'est-à-dire au cas spécial de M^lle^ S.

Tandis que les phénomènes médianimiques de cette dernière passent aux yeux de son entourage pour une des plus éclatantes confirmations expérimentales des théories spirites, il résulterait du livre de M. Flournoy qu'aucun de ces curieux phénomènes n'a en réalité la valeur concluante qu'on leur attribue, et que toute la médiumité si riche et si complexe de M^lle^ S. s'explique de la façon la plus naturelle par le jeu subconscient de la mémoire et de l'imagination, sans intervention des désincarnés. M. Flournoy, il est bon de le rappeler, n'a du reste nullement rejeté d'une façon dogmatique et absolue la possibilité de phénomènes supranormaux chez M^lle^ S.; il s'est contenté de dire et de montrer qu'il n'en avait pas rencontré jusqu'ici, laissant à d'autres le soin d'en établir l'existence, s'ils croient pouvoir y réussir. Maintenant donc, les Spirites ont-ils trouvé chez M^lle^ S. des faits défiant les explications psychologiques de *Des Indes...*, et parlant positivement dans le sens du spiritisme ? Toute la question est là.

Pour résoudre cette question en leur faveur, les Spirites avaient le choix entre deux moyens (lesquels d'ailleurs ne s'excluent point) : Montrer que M. Flournoy s'est mépris dans l'interprétation des faits connus de lui, ou produire des faits nouveaux possédant enfin une valeur probante indiscutable.

Il semble que cette seconde voie aurait dû spécialement tenter la Société d'Etudes Psychiques de Genève, fort bien placée pour une telle entreprise, puisque plusieurs de ses membres, et non des moindres, étudient la médiumité de M^lle^ S. depuis plus longtemps que M. Flournoy et ont recueilli sur elle d'abondantes observations. La publication de ces observations s'imposait, d'autant plus qu'elles ont déjà été invoquées *contre* l'explication psychologique de M. Flournoy par un de ses principaux critiques, M. le D^r^ Gyel, qui dit en effet dans la *Revue scientifique et morale du Spiritisme* (février 1900, p. 491) :

J'ai eu connaissance, grâce à l'obligeance de M. Cuendet, vice-président de la Société d'Etudes Psychiques de Genève, d'un grand nombre de documents relatifs à la médiumnité de Mlle Smith. Il s'agit de visions... qui seraient l'image astrale d'événements accomplis dans les temps et les lieux les plus divers, et tous ignorés du médium et des assistants... La plupart de ces visions ont pu être contrôlées, après de nombreuses et patientes investigations, et ont été reconnues entièrement exactes. Je vois, dans la grande quantité de ces visions, une nouvelle et très grave objection à la théorie de M. Flournoy...

Nous nous attendions en conséquence à voir paraître ces documents inédits et convaincants, que la Société d'Etudes Psychiques n'avait qu'à puiser dans les portefeuilles de son vice-président. Aussi notre déception a-t-elle été grande, en parcourant *Autour...*, de n'y pas rencontrer la moindre parcelle de cette riche mine de faits censés supranormaux. Il est assez étrange qu'on communique à M. le Dr Gyel, chargé d'apprécier le livre de M. Flournoy dans une importante revue spirite, une quantité de visions véridiques d'événements « tous ignorés du médium et des assistants », et que, quand vient le moment de publier enfin ces preuves décisives de clairvoyance médianimique, on n'en souffle plus mot. Quoi qu'il en soit de cette énigme — qui rappelle un peu le coup des pièces secrètes, montrées aux juges en catimini, mais jamais produites au grand jour — il faut se rendre à l'évidence que, hormis un ou deux détails insignifiants, le volume d'*Autour...* n'a pas ajouté un phénomène nouveau à ceux déjà publiés dans *Des Indes*. Et c'est en vain que M. Flournoy, au dernier alinéa de son livre, laissait la porte ouverte à « d'autres observateurs » plus heureux que lui dans la recherche du supranormal.

Les Spirites ont-ils du moins réussi à infirmer les analyses de M. Flournoy relativement aux faits connus de lui ? — Leurs critiques à cet égard sont de nature très diverse.

Et d'abord, tout en le couvrant de fleurs et célébrant « son extrême probité scientifique », ils insistent maintes fois sur ses partis-pris et son manque d'impartialité. — Il est parfaitement vrai que « M. Flournoy n'aime pas le spiritisme » (p. 7). Mais qu'est-ce que ça fait ? Ça ne l'empêchera nullement d'en constater la vérité le jour où elle sera réellement prouvée, comme il constate déjà tant d'autres choses qu'il n'aime pas davantage, telles que la loi du déclin des forces avec l'âge, la concurrence vitale qui oblige les êtres à se manger les uns les autres, la misère, les névralgies, les petits-chevaux, et, d'une façon générale, l'existence du mal sous toutes ses formes. C'est une erreur de croire que l'impartialité scientifique consiste à « n'incliner *a priori* ni pour ni contre l'objet de ses recherches » (p. 40). A ce taux-là, qui pourrait s'occuper scientifiquement de quoi que ce soit ? Et comment les Spirites, en particulier, auraient-ils encore la prétention d'étudier impartialement les faits de leur

ressort ? car il semble pourtant bien qu'ils aiment le spiritisme, eux, et par conséquent inclinent *a priori*, peu ou prou, pour l'objet de leurs recherches ! Non, l'impartialité scientifique n'exige heureusement pas cette indifférence absolue et vraiment sur- ou inhumaine ; elle exige seulement (c'est déjà assez) que le chercheur fasse soigneusement le départ entre ses émotions ou préférences subjectives et personnelles, et les arguments objectifs, impersonnels, qui peuvent seuls entrer dans une démonstration dite scientifique. Ce triage étant souvent fort difficile, surtout dans des domaines passionnants et controversés tels que celui du supranormal, l'impartialité absolue restera sans doute toujours un idéal inaccessible dont chacun s'approche plus ou moins. Comme il est au surplus assez dangereux de prétendre juger autrui quand on est soi-même en cause, et que l'accusation de parti-pris est une balle qui se laisse indéfiniment renvoyer de l'un à l'autre, le plus sage serait de proscrire ce jeu puéril du sein des discussions scientifiques, pour s'en tenir strictement à l'examen des faits eux-mêmes et des déductions que l'on en tire. Car le parti-pris finit toujours par se traduire en erreurs d'observation ou de raisonnement, et il suffit de relever celles-ci sans parler de celui-là. Si donc M. Flournoy a vraiment péché par manque d'impartialité — ce qui est après tout fort possible et ce dont les lecteurs restent juges — les Spirites ne doivent pas avoir de peine à le prendre en faute au cours de son long volume. C'est d'ailleurs bien à quoi ils tâchent.

II

Ils incriminent d'abord la méthode d'observation de M. Flournoy et lui adressent deux critiques opposées.

D'un côté ils lui reprochent à plusieurs reprises (p. 63 et 97) de n'avoir pas provoqué chez M^lle^ S. un état d'hypnose suffisamment profond pour reconstituer la synthèse de toutes ses divisions de conscience et mettre enfin au jour l'individualité fondamentale dont ses divers rôles somnambuliques ne sont que les aspects fragmentaires. Si M. Flournoy avait « poussé jusqu'à ces horizons extrêmes » où « l'âme se retrouve dans son unité et sa plénitude » et où l'on atteint « le point de fusion de toutes les personnalités secondaires, la base commune de la conscience normale, de la conscience subliminale et des consciences sous-subliminales... ses conclusions eussent, à n'en pas douter, été plus fermes et plus sûres. » — Evidemment. Il est également fort regrettable que Nansen et le duc des Abruzzes n'aient pas poussé jusqu'au pôle. Chacun fait ce qu'il peut, et on doit espérer que l'avenir sera plus propice à d'autres. Si vraiment l'auteur d'*Autour*... connaît un cas où cette réduction à l'unité

de toutes les personnifications d'un médium ait déjà été pratiquement obtenue, il aurait bien dû le citer. Mais ne serait-ce point par antiphrase que les Spirites ont formulé ce reproche, et ne trouvent-ils pas *in petto* que M. Flournoy a déjà poussé plus loin qu'ils ne l'eussent désiré, et n'a que trop bien réussi dans sa tentative psychologique de ramener les soi-disant « Esprits » qui hantent les somnambulismes de M^lle^ S. à de simples modifications hypnoïdes de M^lle^ S. elle-même ?

La seconde critique, plus sérieuse, que les Spirites adressent à M. Flournoy est au contraire d'avoir trop expérimenté. Au lieu d'assister silencieux, immobile et passif aux séances de M^lle^ S., il s'est permis d'intervenir dans ses somnambulismes par des questions, des remarques, « des essais de vulgaire hypnotisme », des expériences de suggestion immédiate ou à échéance, etc., toutes choses de nature, paraît-il, à mettre en fuite les Esprits, de sorte qu'il n'est pas étonnant qu'il n'en ait point trouvé au bout du compte. — Il y a du vrai dans cette critique. M. Flournoy avait déjà signalé lui-même cette différence d'attitude entre les adeptes croyants, auditeurs contemplatifs et béats des révélations médianimiques, et le psychologue sceptique qui aime bien examiner les choses de plus près. Tout le volume de *Des Indes*... fourmille d'exemples de ces essais de contrôle expérimental. L'auteur d'*Autour*... en a cherché d'autres, inédits, dans les procès-verbaux des séances (rien des documents du vice-président) et il en a trouvé d'assez jolis. C'est ainsi que dans une scène du rêve hindou, à l'instant où M^lle^ S., incarnant la princesse Simandini, vient de repasser par l'agonie du bûcher, M. Flournoy (qui est censé être la réincarnation actuelle du prince Sivrouka) demanda : « Est-ce que je pouvais déjà bouger les oreilles quand j'étais le prince hindou ? » A quoi Léopold ne répondit pas. Aux yeux des Spirites, une question aussi « saugrenue » dans un moment aussi « palpitant », marque « un état d'esprit assez singulier » chez M. Flournoy. Assurément; l'état d'esprit d'un psychologue paraîtra toujours singulier à un Spirite, et réciproquement. L'idée que par des interventions inattendues on cherche, en certains moments, à mesurer la profondeur du somnambulisme, à déterminer l'état d'isolement ou de rapport du médium vis-à-vis du milieu ambiant, à déceler la présence ou l'absence de telles et telles sous-personnalités, etc., — cette idée n'aborde pas les adeptes convaincus, pas plus qu'ils n'éprouvent la curiosité de savoir la réponse qu'un médium intrancé, saturé de l'hypothèse réincarnationiste, s'avisera de faire sur le problème imprévu de la transmission d'anomalies telles que la mobilité des oreilles. Il est certain que les bons Spirites ont dû souvent être estomaqués par les questions que M. Flournoy se permettait d'adresser au médium, et dont quelques-unes rentrent en plein dans ce que Darwin dési-

gnait et pratiquait sous le nom d'*expériences d'imbécile*. Aussi ne sommes-nous point étonnés qu'aux yeux des croyants, des interventions qui leur paraissent « aussi légères de ton, aussi dénuées de sens » (p. 106), soient la condamnation même de la méthode et des résultats de M. Flournoy.

Les Spirites oublient cependant plusieurs points en faisant cette critique. — D'abord ils perdent le sens des proportions, car cette expérimentation, qu'ils réprouvent parce qu'ils ne la comprennent pas, est en somme très restreinte : les Esprits, en admettant qu'ils ne puissent la supporter, ont tout le temps de se manifester librement, tant dans les somnambulismes spontanés de M^lle^ S., où personne n'intervient (et auxquels sont bien dus la moitié de ses cycles), que dans les phases prolongées des séances où on les laisse dérouler leurs phénomènes à leur guise. Ils ne s'en font pas faute; pour un désincarné que M. Flournoy a fait partir en allant s'asseoir sur la même chaise que lui, combien d'autres qui sont restés sans que personne les dérangeât, et dont les exploits remplissent les pages de *Des Indes* ...! — Ensuite, rien ne prouve que les Esprits redoutent vraiment l'expérimentation et les questions imprévues autant que les Spirites se plaisent à l'affirmer pour les besoins de leur cause. Au contraire, ils aiment en général beaucoup qu'on s'occupe d'eux et leur fasse la conversation, et souvent c'est l'absence de réaction de la part de l'entourage qui les décide à partir... ou à s'endormir. — De plus, la supposition des Spirites que les questions des assistants suggestionnent le médium, tandis que le silence et la passivité le laisseraient absolument à lui-même, est doublement inexacte dans son exagération : le médium intrancé est souvent réfractaire aux suggestions les plus explicites, et d'autre part la simple présence des assistants, immobiles et muets, peut parfaitement suffire à le suggestionner. Mais justement, ce n'est qu'à force d'expérimenter et de procéder par tâtonnement qu'on peut arriver à démêler ces cas si variés et à en assigner les conditions empiriques. — Enfin, si la méthode combinée d'observation passive et d'expérimentation, suivie par M. Flournoy, n'avait pas l'approbation des membres de la Société d'Etudes Psychiques, rien ne les empêchait d'en adopter une autre dans les nombreuses séances où ils ont eu M^lle^ S. toute pour eux, et d'en publier les résultats. Il se peut que la méthode qu'ils préconisent aujourd'hui soit plus propre à attirer les désincarnés, mais ce n'est qu'une supposition, car elle n'a pas encore fait ses preuves, et on ne voit pas *a priori* pourquoi la passivité et la monotonie du milieu, qui favorisent l'hypnose, seraient plus efficaces qu'un certain degré de variété et de changement pour garantir le médium contre l'influence suggestive de son entourage terrestre et contre ses propres autosuggestions. C'est une chose à voir, et M. Flournoy ne demande

pas mieux, après tout, que de passer à d'autres méthodes, d'autres médiums, et d'autres phénomènes, pourvu qu'on ne lui demande pas l'abdication de ses facultés de raisonnement.

Au total, nous avons un peu l'impression que si les Spirites s'attaquent tant à la méthode qu'on voit à l'œuvre dans *Des Indes...*, c'est moins à cause de ses défectuosités intrinsèques inévitables que parce que ses résultats n'ont pas répondu à leurs espérances. Et lorsqu'ils vont jusqu'à donner à entendre que M. Flournoy « semble avoir de parti-pris gêné ou dénaturé les communications à recevoir » (p. 106), ce n'est sans doute que le revers de la médaille d'« extrême probité scientifique » qu'ils lui avaient décernée par distraction un peu plus haut.

III

Après la méthode d'observation, vient la méthode de raisonnement et d'interprétation des faits. Les Spirites, comme cela était à prévoir, ne goûtent ni ne pratiquent celle de M. Flournoy, lequel, d'ailleurs, le leur rend bien.

Disons-le d'emblée, nous avons eu le regret de constater que dans trop de pages d'*Autour...* il est fait usage de moyens de discussion, certainement très courtois dans la forme, mais dont le fond semble vraiment trahir une mentalité de sectaires plutôt que de chercheurs indépendants; témoin ce procédé, aussi vieux que la sophistique, qui consiste à travestir les opinions de l'adversaire pour en avoir plus facilement raison. C'est ainsi que les Spirites prêtent avec insistance à la psychologie ce dogme : « Tout ce qui est dans l'âme y est entré par des voies normales » (p. 118, 119, etc.). — Où ont-ils vu cela? Ce que les psychologues disent, et ce que M. Flournoy répète, c'est simplement ceci : Avant de faire intervenir des sources de connaissance supranormales (télépathie, clairvoyance, messages spirites, etc.), il faut en bonne logique s'assurer que ce qu'on attribue à ces sources n'est pas tout simplement entré dans l'âme par les voies normales. Mais cette règle de méthode est si claire, si évidente, si conforme à la sagesse la plus raffinée comme au plus vulgaire bon sens, que les Spirites — qui la foulent sans cesse aux pieds sans en convenir — n'osent pas l'attaquer en face, parce que ce serait trop sûrement se vouer à la risée du public pensant; alors ils escamotent le principe méthodologique et lui substituent un dogme métaphysique de leur invention, dont ils n'ont naturellement pas de peine à montrer l'arbitraire. — Mais plutôt que de nous attarder à la discussion abstraite des procédés logiques, voyons-les en œuvre dans l'appréciation concrète des faits médiumiques de M^lle^ S.

Les Spirites se déclarent « assurés qu'il y a réellement interven-

tion d'Esprits dans quelques-unes des manifestations qui se rattachent au cycle hindou » (p. 131). Fort bien, mais il eût été intéressant de savoir quelles sont au juste ces manifestations où les désincarnés auraient décidément mis la main, par opposition à celles qu'on abandonne aux explications terre à terre de M. Flournoy. Malheureusement rien n'est moins clair que le chapitre d'*Autour...* sur ce sujet. Ou plutôt, ce qui en ressort très clairement, c'est une fois de plus la radicale différence de méthode d'investigation et de raisonnement qui sépare les Spirites et les psychologues. Il n'est pas inutile d'y insister un peu.

Le fait brut des somnambulismes hindous de M^lle^ S., c'est qu'elle y parle une façon de sanscrit plus ou moins défiguré et y donne des renseignements, soi-disant historiques, identiques à ceux qu'on trouve dans un passage des œuvres de Marlès. La curiosité du fait consiste en ce que M^lle^ S., à l'état de veille, ne se souvient pas d'avoir jamais lu Marlès ni appris le sanscrit, et qu'à première vue la chose paraît en effet bien improbable, étant donnés la condition et le genre de vie du médium. Un bon Spirite n'en demande pas davantage, et se dépêche, sans autre forme de procès, de considérer l'affaire comme classée au profit des Esprits. Le psychologue, au contraire, n'en reste pas là. L'étrangeté d'un médium genevois parlant hindou et au courant des recoins les plus obscurs de l'histoire du Malabar, lui est une raison péremptoire d'aller fureter un peu partout pour voir s'il n'y aurait pas des causes naturelles à ce phénomène. Au rebours du Spirite satisfait à bon marché et plus pressé de clore les enquêtes que de les ouvrir, le psychologue n'éprouve aucune hâte du verdict définitif, et pense que ce sera toujours assez tôt de recourir aux prétendues explications réincarnationistes, supranormales, etc., quand on ne pourra décidément plus faire autrement. On conçoit que l'accord n'est pas aisé entre deux tournures d'esprit aussi opposées, dont l'une réclame, comme Gœthe, toujours plus de lumière, tandis que l'autre s'en tient à la politique de l'éteignoir et de la chose jugée; et on comprend que le psychologue, avec sa manie indiscrète d'aller aux renseignements et de n'être jamais content, doit agacer au suprême degré les amateurs de l'occulte. Ils l'ont assez fait sentir à M. Flournoy.

> En vain — écrit par exemple l'illustre spirite français M. Delanne dans sa *Revue scientifique et morale du Spiritisme* (t. V, p. 455) — en vain on lui affirme que M^lle^ Smith, simple employée de commerce, n'a jamais appris la grammaire sanscrite ou entendu parler cet idiome, plutôt rare en Suisse, le moi (de M. Flournoy) ne veut pas démordre de son entêtement, et, contre toute évidence, il s'obstine à ne voir là qu'un souvenir oublié par la conscience ordinaire de M^lle^ S.

Ce n'est pas tout à fait exact : M. Flournoy s'obstine non pas à

ne voir que des souvenirs oubliés, dans le rêve hindou, mais à *chercher si* ce rêve ne serait pas simplement cela. Cette nuance un peu délicate a sans doute échappé à M. Delanne, qui ne paraît pas non plus comprendre que le point intéressant n'est pas le degré de fréquence du sanscrit chez nous, mais bien de savoir si oui ou non M^lle^ S. a jamais été dans le cas d'acquérir par des voies normales quelques notions de cet idiome, plutôt rare en Suisse. Si M. Delanne et les Spirites étaient vraiment amis de la lumière et de la vérité comme ils le prétendent, au lieu de reprocher à M. Flournoy son entêtement à vouloir tirer les choses au clair, ils lui auraient plutôt offert leur concours en cette occurrence. Et peut-être auraient-ils pu lui apprendre s'il est vrai (comme nous avons certaines raisons de le croire) qu'un des membres de l'honorable Société d'Etudes Psychiques de Genève, chez lequel M^lle^ S. a donné des séances pendant toute l'année qui a précédé l'éclosion du rêve hindou, avait quelque peu étudié cet idiome, plutôt rare en Suisse, et en possédait une grammaire (celle de C. de Harlez, Paris 1878) dans l'appartement même où avaient lieu les séances. Cela ne prouverait assurément pas encore que M^lle^ S. ait jamais eu cette grammaire sous les yeux, ni que son sanscrit lui vienne de ce milieu-là plutôt que d'un autre. Mais cela prouverait cependant qu'il n'est point si absurde et contraire à toute évidence que le prétend M. Delanne, de se demander si M^lle^ S. n'a pas eu, dans son existence actuelle, certains points de contact avec cet idiome — plutôt rare en Suisse.

Nous pourrions présenter des remarques analogues à propos de Marlès, que les Spirites traitent d'« ouvrage presque introuvable », ce qui est loin d'être le cas. Cette instinctive tendance à déclarer d'avance les explications normales impossibles, pour ne pas se donner la peine de les chercher ou de peur qu'on ne les découvre, se retrouve à chaque pas dans la façon dont les Spirites apprécient les faits. C'est ainsi que l'auteur d'*Autour*... persiste à tenir pour convaincants et authentiques les messages concernant M^me^ Mirbel et censés provenir soit de son fils défunt réincarné sur Mars, soit d'un ouvrier carrieur qui s'intéressait à elle dans son enfance. Une telle thèse implique que M^lle^ S. « ne connaissait pas M^me^ Mirbel et ignorait sûrement » les détails véridiques contenus dans ces révélations somnambuliques. Les Spirites n'ont aucun doute à cet égard; mais qu'en savent-ils ? Ont-ils fait la moindre enquête pour s'assurer que vraiment M^lle^ Smith n'a jamais eu vent de tout cela et que sa mémoire latente n'a pas pu, à la faveur de certaines relations de voisinage, emmagasiner ces renseignements par les voies les plus normales ? — De même encore au sujet des fameuses signatures du syndic et du curé, que les Spirites tiennent mordicus pour authentiques, on lit dans *Autour*... cette phrase stupéfiante : « M. Flournoy ne les explique

pas. Il passe dessus comme chat sur braise. » Ceci est tout bonnement un comble. Par un sentiment de délicatesse fort naturel à l'égard du médium qui, à l'état de veille, n'a aucun souvenir d'avoir jamais vu ces signatures, M. Flournoy a cru pouvoir se dispenser de formuler brutalement une conclusion qui, pour tout lecteur intelligent, se dégage elle-même des faits cités. Et voilà que sa réserve dans l'expression lui est comptée comme une équivoque dans son jugement ; et on l'accuse de « passer comme chat sur braise » sur un cas auquel il a consacré trois pages de petit texte, qu'il suffit de méditer un peu (sans qu'il soit même nécessaire de lire entre les lignes) pour savoir à quoi s'en tenir ! Un bon averti en vaut deux ; la prochaine fois, M. Flournoy n'ira pas par quatre chemins pour dire sa façon de penser et catégoriser ses explications, lesquelles, d'ailleurs, n'auront jamais la prétention de convaincre les Spirites, mais empêcheront du moins qu'on ne se méprenne sur sa pensée.

Pour ce qui est des autres phénomènes de M^lle^ S., il semble que le cycle royal (où elle réincarne Marie-Antoinette) et le roman martien — qui tous deux passaient pour véritablement spirites jusqu'à la publication du livre de M. Flournoy — sont complétement jetés par dessus bord dans *Autour*... Allons, tant mieux ! Quant à Léopold, la seconde personnalité ou l'esprit-guide de M^lle^ S. et le point central de sa médiumité, il serait bien intéressant de savoir ce qu'en pensent au juste les Spirites, mais les pages qu'ils lui consacrent sont tellement entortillées que nous n'avons pas réussi à nous en faire une idée nette. L'auteur d'*Autour*... s'ingénie à rendre responsables des obscurités du problème les prétendues fautes de méthode des observateurs ; et, transportant par erreur à Léopold ce que M. Flournoy dit (deux cents pages plus loin) de l'origine du sanscrit, il trouve plus commode de soulever des querelles de mots sur l'emploi des termes « occulte » et « normal » que de déclarer franchement s'il accepte la genèse psychologique dudit Léopold esquissée dans *Des Indes*..., ou s'il persiste à tenir ce personnage pour un être réel, objectif et indépendant de M^lle^ S. Sans doute il incline plutôt vers cette seconde opinion, et voudrait bien transformer en « irréductible » le dualisme apparent qui éclate entre Léopold et son médium ; mais comme il se borne à répéter les descriptions — en passant soigneusement sous silence les explications — que M. Flournoy a données de ce phénomène, cela ne fait guère avancer la question.

On voit que ce que les Spirites revendiquent encore dans les phénomènes de M^lle^ S. n'est pas précisément clair, et se réduit à peu de chose. Sur la plupart des points de fait, ils n'essayent pas même de défendre leurs positions et s'occupent seulement à masquer leur retraite par des tourbillons de nuageuses considérations générales

où nous devons renoncer à les suivre. Pour n'en donner qu'un exemple, nous avouons ne pas comprendre comment la notion toute empirique du subliminal ou subconscient, spécialement mise en relief par les observations scientifiques du dernier quart de siècle sur l'hypnotisme et l'hystérie, porterait atteinte à la « véracité de Dieu » (rien que cela !), en sorte que si l'on y recourt pour expliquer les phénomènes d'automatisme au lieu de les attribuer tout droit aux Esprit des morts, « c'en est fait de notre confiance en la vérité, en la justice, en la bonté divines » (p. 64-66) !

Au total il ne nous paraît pas que les Spirites aient, soit par l'apport de faits nouveaux, soit par une discussion sérieuse des faits anciens, infirmé en rien les analyses ou ébranlé les conclusions de *Des Indes*... sur le cas de M^lle^ S. — Mais ce n'est certes pas à nous qu'il appartient de prononcer en dernier ressort là-dessus ; c'est à... nous ne savons trop qui, ou au premier venu, incarné ou désincarné, à qui cela pourra faire plaisir.

IV

Pour couronner leur examen critique de *Des Indes*... les Spirites soulèvent, sans s'y arrêter, une grave question :

> Nous avons laissé dans l'ombre, volontairement, un point de la plus haute importance : la parfaite sincérité du médium... M. Flournoy n'a aucun doute quant à la bonne foi de M^lle^ Smith ; si celle-ci pourtant avait surpris sa confiance, si elle s'était jouée de lui en dépit de la finesse de son flair, de la sagacité de son esprit ?... La chose est infiniment peu probable, elle n'est pas impossible (p. 145).

On ne pouvait imaginer une plus ingénieuse façon d'insinuer dans l'esprit du lecteur, sans se compromettre, que M. Flournoy a peut-être bien été mis dedans par une drôlesse. Flèche du Parthe ou coup de pied de l'âne, ce trait final est en tout cas un amusant exemple de la façon dont les Spirites entendent la discussion des faits. — En soi, l'hypothèse que M. Flournoy a été la dupe d'une habile comédie n'a rien d'absurde ni d'illégitime. Bien au contraire, c'est la supposition la plus simple, la première qui se présente à la pensée, la seule naturelle et acceptable pour une foule de gens qui n'ont aucune notion des phénomènes somnambuliques, la seule aussi que M. Flournoy se soit efforcé de ne jamais perdre de vue dans ses recherches sur M^lle^ S. et sur tous les autres médiums qu'il a rencontrés. Il n'en est pas moins cocasse d'entendre formuler cette hypothèse, sans aucune preuve à l'appui, par une société dite « d'Etudes Psychiques », qui pendant des années a accepté bouche bée, comme authentiquement spirites, toutes les mirifiques productions que quelques-uns de ses membres venaient lui raconter de M^lle^ S., et qui ne

s'est avisée de suspecter la sincérité de ce médium et la perspicacité de M. Flournoy que du jour où ce dernier a démontré que les Esprits n'étaient vraisemblablement pour rien dans tous ces beaux phénomènes.

M. Flournoy prétend d'ailleurs si peu à l'infaillibilité, qu'en se portant garant de la parfaite bonne foi et sincérité de Mlle S., il a eu soin d'indiquer, tout le long de son ouvrage, les raisons qu'il avait d'avoir confiance en elle, et les preuves *objectives* (autant que faire se peut) de la réalité de ses somnambulismes. Phénomènes physiologiques de tout genre, altérations de la motilité et de la sensibilité, anesthésies, allochirie, syncinésie, contractures, modifications dans les graphiques du tremblement musculaire, etc., etc. (sans parler des troubles psychiques, amnésies et autres), M. Flournoy a réuni et rapporté d'une façon condensée, mais suffisamment explicite pour qui prend la peine de le lire, l'ensemble des critères qui lui ont fait rejeter la supposition que Mlle S. serait une simulatrice, et affirmer la parfaite *genuineness* de sa trance. En un domaine aussi obscur, les jugements d'un psychologue, fût-il le plus habile du monde, ne sont jamais sans appel; mais du moment qu'on émettait des soupçons sur l'honorabilité du médium et le flair de ses observateurs, il semble que le souci de la science (pour ne pas parler de l'urbanité) commandait de ne pas le faire à la légère. Il fallait, en d'autres termes, commencer par reprendre et discuter les indices physiologiques et autres que *Des Indes*... renferme en faveur de Mlle S., ou tout au moins produire d'autres indices, précis et détaillés, militant en sens inverse. C'eût été de bonne guerre, et une discussion scientifique de ce genre, quelqu'en fût le résultat, ne pouvait qu'être profitable à la découverte de la vérité. Au lieu de cela, les Spirites, sans discussion, sans le moindre considérant à l'appui, purement en l'air et de la façon la plus gratuite, viennent lancer une insinuation à laquelle son caractère dubitatif et les réserves mêmes dont on l'enveloppe prudemment empêchent de répondre comme il le faudrait.

A force d'être habile, cette manœuvre est doublement maladroite. D'abord parce que les gens malicieux pourraient l'interpréter comme un mouvement d'humeur de ce que Mlle S. n'a pas répondu aux espérances que les Spirites fondaient peut-être sur elle. Et ensuite parce que la méthode d'insinuation se retourne en trop faciles représailles contre ceux-là mêmes qui l'ont inaugurée. Ce fameux jeune homme, par exemple, dont vous nous racontez sans sourciller (p. 29) que Dickens désincarné s'est servi pour terminer un de ses romans resté inachevé, êtes-vous donc bien sûrs que ce n'était pas un aimable fumiste, bien doué comme tous les fumistes, qui s'est pénétré, à ses moments perdus, des œuvres de Dickens au point de le pasticher ensuite d'une façon tolérable? Et si c'est de propos délibéré et à tête

reposée — pour faire plaisir à M. Flournoy, comme vous le donnez à entendre ailleurs (p. 43) — que Mlle S. a fabriqué son martien (dont l'intime liaison avec des états hypnoïdes caractérisés ressort pourtant suffisamment des faits cités dans *Des Indes...*[1]), ne suggérez-vous pas vous-mêmes au lecteur qu'il en pourrait bien être ainsi de toutes ces belles communications spirites dont vos médiums attitrés régalent les cénacles, avides d'au-delà, suspendus à leurs lèvres ou à leur pied de table ?

En fait de bonne foi et de sincérité, il y avait mieux à tenter que de faire suspecter sans aucune raison celle de Mlle S. et, par ricochet, de tous les médiums passés, présents et futurs. L'auteur d'*Autour...* a manqué là une belle occasion d'aborder un des plus piquants problèmes de la psychologie contemporaine, à savoir la sincérité et la bonne foi, non point des médiums dans leur état normal, mais de ce que les Spirites appellent des Esprits désincarnés et que les psychologues tiennent pour des personnalités secondes ou des créations oniriques. Quelle que soit l'opinion que l'on cultive sur la nature réelle de ces êtres mystérieux, une chose est certaine, c'est qu'à côté d'une plus ou moins grande abondance de détails véridiques, leurs communications — par l'intermédiaire de tous les médiums, de Mme Piper comme de Mlle S. — fourmillent d'erreurs, d'inepties, de confusions, et souvent des mensonges les plus impudents. La question de savoir d'où vient ce dévergondage de fausseté, et si ces esprits nous trompent sciemment (et alors dans quel but), ou s'ils sont leurs propres dupes, ou s'ils ne font que jouer innocemment, ou si enfin toutes ces alternatives et bien d'autres sont également vraies suivant les cas, — voilà ce qu'il eût été utile et intéressant d'étudier. Et ces points-là ont l'avantage de pouvoir se débattre sans que l'honorabilité des médiums y soit le moins du monde intéressée, pas plus que nous ne nous tenons pour responsables des rêves absurdes, erronés ou même criminels qu'il nous arrive d'avoir pendant la nuit.

L'insinuation gratuite des Spirites contre Mlle S. se comprend d'autant moins (sauf comme symptôme de dépit) qu'elle n'était point un chaînon indispensable, ni même utile, dans leur argumentation. Pour tirer leur épingle du jeu et sauver l'honneur du drapeau, il leur eût suffi de rappeler d'emblée que d'un cas négatif on ne peut logiquement conclure une proposition générale, et que l'absence des désincarnés dans l'exemple particulier de Mlle S. ne prouve nullement qu'ils n'interviennent jamais dans notre univers. C'est d'ailleurs ce

---

[1] Qu'il nous soit permis de signaler à ce propos la très curieuse et savante étude linguistique que M. V. Henry, professeur de sanscrit et de grammaire comparée à la Faculté des Lettres de Paris, vient de consacrer à la glossolalie somnambulique de Mlle S. *(Le langage Martien, étude analytique de la genèse d'une langue.* Paris, Maisonneuve, 1901.)

dont ils finissent par s'apercevoir plus loin : Cet aboutissement défavorable « de la longue et pénétrante étude de M. Flournoy mettrait-il le spiritisme en danger ? Pas le moins du monde. Le spiritisme est en effet un champ immense où poussent drues et serrées les plantes les plus diverses... » Nous sommes absolument d'accord. De ce qu'une plante qu'on croyait potagère n'est qu'une mauvaise herbe, il ne s'ensuit pas qu'il n'y ait que cela dans le reste du champ. De ce qu'un corbeau qui semblait blanc de loin se trouve noir quand on s'approche, on ne saurait inférer qu'il n'existe pas de corbeaux blancs. Le raisonnement est inattaquable sans qu'il soit besoin d'accuser la plante ou le corbeau de supercherie.

V

Si les cas négatifs ne prouvent rien, ils ont néanmoins leur valeur comme leçons de prudence. Ils enseignent à se défier des apparences... Cette remarque nous vient à l'esprit lorsque nous voyons les Spirites — quittant maintenant M^lle^ S. pour passer aux preuves positives de leur doctrine — nous apporter comme concluants des faits qui ne le sont pas du tout à nos yeux et qui renouvellent nos perplexités en matière d'appréciation logique. Comme ceci n'a plus rien à faire avec le cas de M^lle^ S. et sort par conséquent des limites que nous nous étions tracées dans cet article, nous ne hasarderons que quelques remarques.

> Toutes les explications scientifiques ou psychologiques épuisées, disent les Spirites, il reste un stock de faits irréductibles pour lesquels, qu'on le veuille ou non, il faut de toute nécessité recourir à de nouvelles hypothèses. Une seule jusqu'ici répond à toutes les exigences : c'est celle du Spiritisme. (p. 161.)

De ce stock de faits irréductibles, *Autour*... nous apporte quatre échantillons évidemment triés sur le volet. Voyons donc un peu.

Le plus beau est sans contredit celui de M^me^ Piper, auquel M. Flournoy avait déjà rendu hommage dans son livre comme au cas, actuellement connu, le plus favorable peut-être au supranormal. Cependant c'est un peu devancer les temps que d'en faire une preuve décisive du spiritisme, car *adhuc sub judice lis est;* en français : la question n'est pas du tout tranchée, puisque pour deux savants qui ont adhéré à l'explication spirite des messages de l'illustre médium bostonien, un plus grand nombre estiment encore que cette prétendue explication n'explique rien, ou, comme M. Andrew Lang, rendent compte des faits de M^me^ Piper par la « télépathie croisée » entre vivants bien incarnés, sans intervention des Esprits des morts. Il est donc pour le moins prématuré de voir en ce médium un cas irréductible en faveur du spiritisme. — Des trois autres exemples

d'*Autour*..., l'un, celui du secrétaire de Dickens désincarné, nous semble, malgré l'autorité d'Aksakoff (qui ne le connaissait que de seconde main), devoir être mis en quarantaine jusqu'à plus ample informé [1] ; et les deux autres, à savoir des mouvements d'objets sans contact chez le Dr Dariex à Paris et chez Miss Floralina aux Indes, sont bien loin d'être spécialement favorables aux Esprits ; car ils s'expliqueraient par l'hypothèse d'une force émanant de l'organisme de certains individus, en chair et en os, tout aussi facilement, si ce n'est plus, que par l'intervention des désincarnés.

On voit qu'en fait de cas « irréductibles » le bilan du spiritisme, tel qu'il ressort d'*Autour*..., n'est pas extrêmement brillant, et pour qu'il paraisse tel aux adeptes, il faut décidément qu'ils aient dans l'intellect d'autres critères d'évidence que les psychologues du commun. Essayons, en terminant, de formuler la chose aussi clairement que nous le pourrons.

La méthode de raisonner des Spirites — telle qu'elle éclate dans leur manière d'interpréter soit le cas de Mlle S., soit les autres cas cités en passant dans *Autour*... — paraît pouvoir se résumer en ces deux principes :

1. Toutes les fois que l'explication naturelle et normale d'un phénomène semblera un peu difficile et ne sera pas encore trouvée, on admettra que ce phénomène est dû à une cause supranormale.

2. Il n'y a pas d'autres causes supranormales que l'intervention des Esprits, d'où résulte que tout phénomène supranormal, c'est-à-dire difficilement explicable, doit être considéré comme une preuve du spiritisme.

Il se peut que beaucoup de Spirites, pris individuellement, repoussent ces principes ou refusent de les reconnaître sous cette forme brutale ; mais ce que nous prétendons, c'est qu'ils dominent et inspirent tacitement toutes les discussions d'*Autour*... portant sur des faits concrets, comme chacun peut s'en assurer avec un peu d'attention.

D'autre part la façon de raisonner des psychologues, sur les mêmes faits, peut se condenser dans les deux principes suivants :

1. On n'invoquera une cause supranormale pour expliquer un phénomène, que lorsqu'il sera bien et dûment établi que ce phénomène n'est dû à aucune cause normale.

2. L'intervention des désincarnés n'est qu'une des formes concevables du supranormal ; il y en a beaucoup d'autres également pos-

---

[1] Le Dr Surbled — dans son volume (écrit au point de vue catholique) *Spirites et Médiums*, Paris 1901, p. 155 — cite des faits d'où il résulterait que même la famille de Dickens n'a jamais rien su de cette histoire, qui souffre certainement encore de fâcheuses obscurités.

sibles (télépathie, clairvoyance, forces encore mal connues de l'organisme, mémoire cosmique, etc.), en sorte que dans chaque cas particulier un examen spécial est nécessaire pour décider si un fait, supposé admis comme supranormal, parle vraiment en faveur du spiritisme.

Entre ces deux manières de raisonner, il ne nous appartient pas de dire laquelle est la meilleure, puisqu'on ne peut être à la fois juge et partie. Notre seul but, en essayant de les mettre en formules forcément imparfaites et grossières, est simplement de contribuer à la clarté des idées et de stimuler le lecteur à la réflexion. Car il importe à chacun de se rendre de mieux en mieux compte, et d'arriver à une conscience de plus en plus nette, des principes qui gouvernent implicitement sa pensée dans l'ordre des recherches scientifiques (aussi bien que dans celui des choses morales), conformément à l'excellent précepte que nous nous faisons un plaisir d'emprunter, en guise de conclusion, à l'auteur d'*Autour*... (p. 33-34) : Pour éviter l'erreur et rencontrer la vérité, « la première condition est une entière sincérité vis-à-vis de nous-mêmes, une rigoureuse loyauté vis-à-vis de l'objet de nos recherches. »